

## Le corps et l'esprit

**George Dru**, animateur du café philo de Lyon

Introduction au café philo du Festival philo des champs.

Je pars dans mon intervention au Festival Philo des Champs d'une citation de Descartes qui traite du corps. A l'époque, il ne voulait pas avoir d'ennuis avec l'Eglise. Puis je m'appuie sur le travail de Merleau-Ponty, incontournable pour comprendre les notions du corps et de l'esprit. Chez lui, "l'étude du corps humain est la racine du symbolisme", et comme le symbole sert aussi à la formation de l'esprit, corps et esprit sont une seule chose. Hormis les sciences comme la médecine qui étudie le corps et la psychologie censée donner un savoir sur l'esprit, nous avons aussi les artistes peintres et sculpteurs, qui de Rembrandt à Bacon, éduquent le regard à la contemplation ou vision du corps et de l'esprit.

Le désir déborde le corps et l'esprit et suspend le temps. Cette part d'irrationnel dont le corps est le lieu, figure parfois les manifestations les plus éloignées des conventions sociales. Les corps les contiennent comme dans la transe, et se les transmettent par des comportements qui font signe d'un réel. Aussi, dans la marche, le corps de chacun ouvre son espace dans le monde où il y a l'autre corps qui est celui d'autrui que je rencontre ou évite.

Descartes écrit : " Je suppose que le corps n'est autre chose qu'une statue ou machine de terre, que Dieu forme tout exprès pour la rendre la plus semblable à nous qu'il est possible : en sorte que non seulement il nous donne au dehors la figure et la couleur de tous nos membres, mais aussi qu'il met au-dedans toutes les pièces qui sont requises pour faire qu'elle marche, qu'elle respire et enfin qu'elle imite toutes celles de nos fonctions qui peuvent être imaginées, procéder de la matière et ne dépendre que de la disposition des organes."

Descartes ne paraît pas préoccupé par les formes idéales du corps, ni par ses possibles. C'est surtout la machine qui a centré son intérêt, et Dieu est toujours l'auteur de la forme. Pour l'esprit, Descartes écrit avant son célèbre Discours de la méthode un autre ouvrage qu'il a intitulé La direction de l'esprit. Ce qui devait orienter l'esprit, en plus de la religion chrétienne, ce sont les nouvelles connaissances qui sont données à partir de l'examen du corps et du monde, méthodiquement. A cet endroit l'Eglise maintenait une censure. La place que pouvait prendre la philosophie lorsqu'elle faisait la découverte du monde, du corps et de l'esprit était encore limitée par la théologie scolastique. Pour situer les choses, il y a une remarque faite par Bernard Pautrat, traducteur de l'"Ethique" de Spinoza, qui permet de distinguer les deux notions de l'âme de l'esprit. Pour traduire mens, il choisit le mot esprit plutôt que celui d'âme, pour éviter à " l'Ethique toute entière, de baigner dans un climat qu'on pourrait dire de sacristie " Sans abuser du sens, esprit est un concept qui correspond mieux avec celui de raison au 17ème et après.<sup>1</sup>

Aujourd'hui, sommes-nous tentés de croire que nous connaissons un peu plus de choses que Descartes et dès lors, d'oublier que la philosophie, c'est un savoir impossible à dépasser, autant sur le plan de la méthode que du spirituel ? De fait, j'avoue ma faiblesse pour dire encore quelque chose qui serait juste à l'endroit du corps et de l'esprit. En effet, lorsque nous cessons d'être des images, nous redevenons faibles, comme le petit de l'homme au début de sa vie, qui crie pour être touché par sa mère, porté, manipulé, caressé, nourri, soigné ...

Dans ces moments là, s'effectue un réel corps à corps accompagné d'échanges, de regards, de sourires et de babillages. Dans cette première période de la vie, la présence des corps est immédiate pour l'un et pour l'autre, et l'enfant manifeste déjà une présence réelle de l'Autre "maternel", et de son infaillibilité inscrite dans la mémoire. Le corps de la mère est la première localité du corps de l'enfant, qui précède son substitut, le berceau et d'autres accessoires d'éveil qui s'y ajoutent. Cette relation à l'autre corps faite par le corps et l'esprit se répète jusqu'à un possible apaisement, qui signale la fin des tensions. Se mettre dans la position couchée pour dormir, cela permet qu'arrive le sommeil et que s'ouvre l'autre scène sur laquelle se déploient les créations oniriques de l'esprit. Jacques Lacan constatait que nous ne restons qu'un très bref moment éveillés entre le sommeil et les activités du jour. Il semble que nous n'avons pas assez de force pour faire durer ce moment, avant que nous reprennent les rêves de la journée.

Le cauchemar, la colère ou l'angoisse mettent le corps dans des états de catastrophes passagers ou durables, qui démantèlent le sens logique que l'on donne d'habitude à l'esprit. Au contraire de l'opacité du corps, l'esprit ne serait qu'un souffle qui se matérialise avec des représentations visibles ou invisibles. Merleau-Ponty écrit qu'il faudrait entendre le corps comme la racine de l'esprit du symbolisme qui porte sur la fonction physis-logos. Car le but est physis-logos-Histoire.

Cela permet de mieux repérer la nature des objets du désir qui hantent ce "je pense" découvert par Descartes. Nous pourrions aussi dire que "ça pense". Balthus, célèbre peintre qui a vécu dans le canton de Vaud en Suisse, et qui était un ami de Rilke, lui-même ami de Rodin, -ces relations sont importantes- disait : "Je cherche à réaliser quelque chose ... une peinture qui correspond à une vision intérieure que j'ai en moi. J'essaie de l'atteindre." Cette vision, pour le peintre, s'ouvrirait sur des corps de jeunes femmes ou de jeunes filles qui se rêvent dans un miroir ou qui dorment nues dans des postures corporelles très particulières.

Le corps est bien le visible d'un invisible et le seuil qui mène aux activités de l'esprit parfois les plus exubérantes. Il ne semble pas y avoir de coupure entre corps et esprit car celui-ci n'a une matérialité que constituée de représentations visuelles, qui sont traduites en celles de la parole. "L'inconscient est structuré comme un langage" a martelé Jacques Lacan à ses élèves. Cela va de soi que sans le langage, l'esprit ne tiendrait pas, n'aurait aucune consistance et ne serait comparable qu'à une chimère.

Pour revenir à un exemple de Platon dans son Banquet sur l'Amour, Agathon, l'hôte de Socrate, l'interroge à son arrivée. Socrate finit par lui dire, à propos de son savoir : "Le mien vois-tu, a toute

chance d'être un maigre savoir, si même il n'est pas tel un rêve, d'une réalité discutable". Plus loin, lorsque Socrate fait à son tour un éloge de l'amour, il s'appuie sur le discours de Diotime de Mantinée, qui réfute les discours des autres convives. Cet exemple de Socrate montre assez qu'il remplace son maigre savoir par celui de Diotime, qui prend la place d'un savoir qui ne nourrit pas la rumeur publique et qui reste singulier. Là, l'esprit est conduit par l'humilité du philosophe.

Si le corps appartient à l'esprit qui y habite, par ce fait, l'esprit a un lieu et un nom propre pour signe. Ce savoir que nous avons de l'esprit fait que les corps sont destinés à être des lieux pour l'existence de la parole et de l'amour, grâce à quoi nous pouvons pratiquer une réelle politique de l'amitié. Or, à l'issue de ce savoir, l'on peut bien dire, comme l'a formulé Jacques Lacan, que " l'inconscient et le social sont la même chose", parce que souvent nous avons pour témoignage leur démesure, qui exerce sur l'autre, l'étranger, une injuste et inqualifiable tyrannie, comme l'illustre la dialectique du maître et de l'esclave de Hegel.

Très différent de l'opacité du corps et de sa forme, l'esprit se matérialise d'images et de signes, et la Phénoménologie de l'esprit de Hegel au début du 19ème siècle, d'après Henri Maldiney, philosophe, n'était qu'un faux départ.

S'il prend ainsi position contre Hegel, c'est pour faire l'éloge du " parti pris des choses" du poète Francis Ponge. Pour Maldiney, c'est aussi une entrée dans la phénoménologie de la perception et un retour aux choses mêmes, qui permet, à partir de l'œuvre de Husserl, de prendre un autre départ. Merleau-Ponty et son livre magnifique, La phénoménologie de la perception, a ouvert la voie pour sortir du contexte de cette phénoménologie abstraite de Hegel. Plus haut, nous l'avons vu, pour Descartes, le corps n'était qu'une machine. Aujourd'hui, les machines peuvent être soit des prolongements du corps plus efficaces, qui se substituent à ses fonctions et qui correspondent à des besoins de l'évolution technique et scientifique.

Mais, la vie, celle de chacun, prend forme et sens par la présence des autres corps, tous différents dans un même monde, et, avec nos perceptions, nous sommes engagés dans une diversité infinie de possibles, qui se transforment au cours des échanges que nous avons. De ce fait, le corps est une variable qui devient et se sait être le support des significations qui peuvent lui être attribuées telles que celles de père, de mère ou de fils. Mais, des modifications du corps peuvent aussi être des possibles, telles une amputation ou une greffe. Le corps peut se perdre, se séparer de l'image et être rigide, muet, pétrifié, un cri comme a su le peindre Edward Munch. Ce corps-là ne prend plus ses responsabilités et refuse sa finitude. Il disparaît des vivants, se fond dans le néant et n'est plus capable de ressentir aucune douleur. Le Docteur Cottard, aliéniste de la fin du 19ème siècle, l'avait observé chez certains malades mentaux. Pour ces cas, l'acte de croire paraît perdu à jamais et leur délire des négations a pour conséquence une sorte de disparition de leur corps et du temps, à tel point que l'on parle de mort du sujet ou d'une forme extrême de mélancolie.

Francis Bacon, peintre britannique, dans ses tableaux, fait du corps une image énigmatique. Il dissimule toute valeur naturelle et idéale du corps et on peut y voir que certaines apparences se

jouent de l' il, pour oblitérer le corps et le réduire à de pures significations. Par exemple, il va jusqu'à exhiber les déformations du corps d'un enfant paralytique. Ce travail d'oblitération de la forme idéale du corps vient pour lui ôter tout rayonnement et mieux, précipite le regard vers une quête de ce qui d'une image attendue est perdu. Ainsi, c'est la production de la négativité qui enrichit le tableau. Si les images du corps sont appelées à une fonction fétiche pour combler le désir de l' il, leur renversement est possible. La beauté du héros Héraclès, ou du dieu Apollon, n'a rien de comparable avec la présentation chrétienne de Jésus-Christ sur la croix. On voit son corps flagellé, persécuté et le visage marqué par la tristesse de celui qui est condamné par la voix de la haine et des mensonges.

Mais le corps peut être montré glorieux ou torturé par les souffrances et garder un esprit inaltérable. L'inverse arrive aussi, l'esprit peut être défaillant et le corps avoir perdu ses fonctions et ses habitudes.

Pour conclure, avec Merleau-Ponty, je remarque que le corps est orienté par les perceptions et par l'esprit à la fois intemporel et historique. Le corps représente la vie dans la conscience jusqu'à la limite de la mort. L'enfant, après sa sortie du ventre maternel, trop faible, se voit protégé par les bras qui l'entourent. Vers la fin de sa vie, le vieillard somnole entre les bras de son fauteuil. Aux extrêmes de la vie, ces deux figures témoignent d'une impuissance du corps. Ces deux situations montrent que leur volonté propre reste appuyée sur un désir qui n'est pas en mesure de les porter, pour franchir l'espace ouvert sur le monde perçu. Le corps est le gardien de l'esprit, qui se construit d'après les perceptions et un savoir déjà constitué dans la langue.

La réduction phénoménologique s'est libérée des conceptions fondées sur les abstractions des maîtres de la scolastique, pour rapprocher le corps et le monde d'après le savoir exprimé des perceptions et hors du sujet psychologique. C'est ainsi qu'Husserl a ouvert la voie à partir de sa réduction phénoménologique. Jean-Luc Nancy a entrepris, à son tour, une déconstruction de la métaphysique qui permet une nouvelle approche des grands systèmes philosophiques, des institutions religieuses et politiques et des sciences. Dans mon propos, je n'ai pas voulu toucher aux techniques corporelles ni à l'éducation physique ou corporelle des arts martiaux, de la danse et autres disciplines.

Cependant, je veux souligner l'importance du regard des artistes, peintres et sculpteurs sur le corps. À Albi, il y a les uvres de Toulouse de Lautrec qui, selon son dire, est allé planter sa tente dans les bordels parisiens où les corps se rencontrent pour libérer des besoins sexuels. Son contemporain, Auguste Rodin, a fait des sculptures et des aquarelles érotiques, dessins qui firent scandale et qui furent qualifiés de "répugnants" et d'"indécents" à l'exposition de Weimar en 1906. Il y a aussi les papiers érotiques de Gustav Klimt, qui a voulu exprimer "la vérité du dessin", les tableaux de Balthus, les sculptures de Giacometti, la Poupée et les dessins érotiques de Bellmer, les tableaux de Bacon et de Freud, petit-fils de Sigmund Freud qui sont remarquables pour la lumière qu'ils font sur le corps nu.

(1) L'âme est un concept qui provient du Traité de l'âme d'Aristote, repris par les théologiens du 13ème siècle, en particulier, Thomas d'Aquin. L'âme intellectuelle, dernière partie du Traité de l'âme, est considérée comme lieu de la réception du Verbe de Dieu, incarné par son Fils.